**Abbé Prévost *Manon Lescaut* (**écrit à partir de 1728- publié en 1753)

Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu’on n’oppose rien à vos armes ! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses et d'inquiétudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices et aux tortures des tyrans ? Direz-vous, comme font les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l’âme? Vous n’oserez le dire, c’est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur que vous relevez tant est donc mêlé de mille peines; ou pour parler plus juste, ce n’est qu’un tissu de malheurs au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l’imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu’ils peuvent conduire à un terme heureux qu’on espère, pourquoi traitez-vous de contradictoire et d’insensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable ? J’aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heu et tranquille auprès d’elle. La voie où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur; et je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j’essuie pour l‘obtenir. Toutes choses me paraissent donc égales de votre côté et du mien; ou, s’il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j’espère est proche, et l’autre est éloigné; le mien est de la nature des peines, c’est-à-dire sensible au corps et l'autre est d'une nature inconnue, qui n’est certaine que par la foi.

Tiberge parût effrayé de ce raisonnement. Il recula de deux pas, en me disant, de l’air le plus sérieux, que, non seulement ce que je venais de dire blessait le bon sens, mais que c’était un malheureux sophisme d’impiété et d’irréligion : car cette comparaison, ajouta-t-il du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines et des plus monstrueuses.

L’unique chose que je eux conclure ici [repris-je] c’est qu’il n’y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l’amour que de lui en décrier les douceurs, et de lui promettre plus de bonheur dans l’exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie que l’on s’en forme une autre idée ; or le cœur n’a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l’amour.

**Malebranche *Traité de morale* in Œuvres complètes XI**

L’amour-propre peut s’accommoder avec l’amour d’union …. Car il suffit pour cela que cet amour-propre soit éclairé. L’homme veut invinciblement être heureux : il voit que Dieu seul peut le rendre heureux. (p.44)

La plupart des vertus s’accommodent assez avec l'amour-propre : car on peut souvent avec plaisir et par amour-propre rendre certains devoirs r (p.73).

Tout motif est naturellement et nécessairement fondé sur I'amour-propre, ou sur le désir invincible d’être heureux... " (p.102)

Notre amour-propre est donc le motif qui, secouru par la grâce, nous unit à Dieu, comme à notre bien, ou à la cause de notre bonheur; et nous soumet à la Raison comme à notre loi, ou au modèle de notre perfection (p.271).

**Bayle comptes rendus dans les *Nouvelles de la république des lettres* en 1685**

[ Dans le *Traité de la nature et de la grâce*]l’on dit de fort belles choses pour expliquer le besoin que nous avons d’une grâce de sentiment, ou d'une délectation prévenante; la grâce de lumière n'étant pas capable de surmonter la corruption qui est en l'homme, parce que la concupiscence nous porte au mal par le sentiment actuel du plaisir. Il n'y a donc qu’un plaisir contraire qui puisse dégoûter des faux biens et nous donner de l'amour pour les véritable;. (NRL mai 1684, art. IV)

On verra [dans le *Traité de morale* de Malebranche] le premier philosophe de ce siècle raisonner perpétuellement sur des principes, qui supposent de toute nécessité un Dieu tout sage, tout puissant, la source unique de tout bien, la cause immédiate de tous nos plaisirs et de toutes nos idées. (NRL Août 1684)

Il est donc certain que les plaisirs des sens n’ont en eux-mêmes aucune souillure ni aucun défaut qui les empêche de nous rendre véritablement heureux ; et que tout autre plaisir, quel qu’il fût, ne nous attacherait pas moins aux corps s’il nous était communiqué par leur moyen, comme une cause occasionnelle. Car enfin l’amour d’un voluptueux pour les voluptés n’est qu’une suite de la détermination naturelle de notre âme à son bonheur. Tout esprit aime son bien. L’âme d’un voluptueux trouve son bien dans l’union à certains corps ; voilà pourquoi elle les cherche avec tant d’ardeur. Elle ne chercherait pas moins ardemment la vertu et la piété si elle y trouvait les mêmes plaisirs. En un mot, son dérèglement et son crime ne consiste pas en ce qu’elle prend pour un bien ce qui n’est pas un bien, mais en ce qu’elle ne sacrifie pas à Dieu la passion qu’elle a d’être heureuse par le moyen de certaines choses que Dieu lui défend, et en ce qu’elle ne suit pas le choix que Dieu lui a marqué de tels et de tels instruments de félicité éternelle. (NRL décembre 1685)